

Culte musical

Jim Jarmusch: «Si on passe AC/DC, je quitte la pièce»

Le pape albinos du cinéma alternatif américain branche sa guitare sur secteur et joue à Pully par-dessus les films de Man Ray, à cent ans de distance. Surréaliste? Chiche.

François Barras

Surréalisme: «automatisme psychique pur qui cherche à exprimer par oral, par écrit ou de toute autre manière le fonctionnement réel de la pensée, hors de tout contrôle de la raison». Dans le «Manifeste» du mouvement qu'il cofonda, André Breton laissait une place assez large aux «autres manières» mais ne se doutait pas qu'elles consisteraient en une guitare électrique martyrisée par un cinéaste new-yorkais punk, jouant à travers un siècle de distance par-dessus les songes oniriques de son contemporain Man Ray... Ne restait qu'à trouver un nom aussi barré que SQÜRL pour résumer l'aspect déraisonnable, donc très surréaliste, de la soirée (complète) dont Jim Jarmusch se rendra coupable le 2 février à l'Octogone de Pully, avec son complice, le compositeur Carter Logan. Le plus simple étant encore qu'ils s'en expliquent par téléphone.

Pourquoi SQÜRL? Pourquoi Man Ray?

Jim Jarmusch: SQÜRL est le projet que nous avons créé vers 2009 pour composer la musique de mes films, à l'époque «The Limits of Control». Le procédé nous a plu suffisamment pour avoir envie d'essayer de jouer sur les films des autres. Man Ray, en l'occurrence, est un artiste extrêmement logique en tant que pionnier multidisciplinaire (ndlr: l'Américain naturalisé français (1890-1976) fut photographe, réalisateur, sculpteur peintre, comédien, etc). Ses courts métrages des années 1920 possèdent des qualités parfaites pour nous: ils sont mystérieux, muets et pas du tout ou très peu narratifs, ce qui permet une grande part d'improvisation. Ils nous donnent la possibilité d'interagir avec eux comme si Man Ray était un membre du groupe, ou comme si nous étions son groupe d'accompagnement. **Carter Logan:** Nous voulons avant tout saisir l'énergie provenant de ces films pour nous en imprégner et la traduire en musique.



C'est l'idée surréaliste: s'adresser au subconscient, abandonner la logique au maximum en se nourrissant d'images ou d'impressions. Nous suivons les images sur des moniteurs à nos pieds, ce qui nous permet d'être entre le film et le public. Je fais surtout les percussions, Jim la guitare électrique et nous nous répartissons les effets électroniques.

Jim est-il un bon guitariste?

Oui, absolument. Il a une approche non conventionnelle de la guitare qui rend ses idées encore

plus intéressantes. Ce n'est pas un technicien, et tant mieux: l'idée compte bien plus que la virtuosité. **Jim Jarmusch:** J'adore les guitares électriques, je pense que c'est là l'une des plus importantes inventions du XX^e siècle. Et j'adore être sur scène. Il y a pas mal de stress car nous jouons avec de très nombreux effets, des pédales et des magnétophones, mais quand tout fonctionne bien et que nous créons des boucles électros au point de ne plus savoir qui fait quoi, c'est dingue. «Ouah, j'ai joué ça, vraiment?» (Rire.)

Quelle fut l'importance de la musique dans votre éducation artistique?

Adolescent, la musique était ma seule énergie. J'ai grandi dans le nord-est de l'Ohio, il n'y avait pas beaucoup de films à part ceux qui passaient à la télé et qui me laissaient plutôt froids. Les disques étaient plus accessibles: c'est vraiment la musique qui a formé une partie de mon caractère avant que je ne puisse explorer le cinéma à 20 ans. Je lisais aussi des textes d'auteurs surréalistes.

Depuis 1980, Jim Jarmusch a réalisé 13 longs métrages marqués par le «do it yourself» punk, une imagerie rock'n'roll et une appétence pour les paumés magnifiques. «Certains musiciens sont de grands acteurs et d'autres sont nuls.» GETTY IMAGES VIA AFP

Man Ray fut membre de Dada, puis du mouvement surréaliste; vous avez incarné une facette du punk américain. Pensez-vous, comme le développe Greil Marcus dans son livre «Lipstick Traces», que l'idée de révolte artistique traverse les époques et les lieux sans réclamer de «pédagogie» explicite?

Oui, c'est l'une des plus grandes beautés de l'art, quand il fait l'éloge de l'intuition et d'une forme de sauvagerie émancipatrice se retrouvant mystérieusement à travers des disciplines et des époques éloignées. Le rock'n'roll avait cela de génial qu'il ne fallait aucune étude pour avoir quelque chose à exprimer et un public pour l'entendre. Il fallait seulement que le musicien ait quelque chose de réel (il insiste) à dire. Dada a adopté trente ans plus tôt ce principe en rejetant toute idée d'esthétisme et d'académisme.

Vous avez donné des images au New York alternatif des années 1980. Cette ville est-elle encore importante pour vous?

Je l'apprécie différemment. Je n'y retrouve évidemment pas l'énergie de l'époque et je suis content d'habiter à la campagne, de pouvoir créer, écrire, regarder des films, jouer de la musique, avec une énergie qui - Dieu merci - n'est plus sur le même tempo que quand j'étais jeune - hey, j'ai 70 ans! Cela dit, vivre dans la pauvreté du New York de 1977 était incroyablement enrichissant. N'ayant aucun bien matériel, nous passions notre temps dehors, ce qui créait des lieux et des rencontres uniques. On dit que la ville n'est plus qu'une question d'argent, de marques et d'immobilier, mais c'était déjà le cas avant: New York a toujours été obsédée par le fric.

Il est surprenant que vous endossiez la bande sonore de vos films alors que votre

réputation s'est notamment bâtie sur vos collaborations extérieures, comme Neil Young et le Wu-Tang Clan.

Je ne sais pas trop comment répondre à cela, parce que je pense que notre bande-son pour «Only Lovers Left Alive», par exemple, est très puissante. Bien sûr, j'ai le contact de dizaines de musiciens plus célèbres et meilleurs que moi, mais je ne réfléchis pas ainsi. Je suis un dictateur en ce qui concerne le script que j'ai écrit, mais je suis très ouvert aux idées musicales de Carter quand je tourne. Et le fait de dialoguer pendant des mois avec le film nous donne des idées qu'un autre musicien n'entendrait pas.

Vous avez dirigé de nombreux musiciens. En quoi sont-ils de bons acteurs?

J'ai souvent un ami en tête quand j'écris un personnage. Il se trouve que beaucoup de mes amis sont musiciens. Je savais que «Stranger than Paradise» était pour John Lurie (ndlr: premier batteur de Sonic Youth), «Down By Law» pour Tom Waits et que Joe Strummer serait dans «Mystery Train»: ils n'avaient qu'à être eux-mêmes. Certains musiciens sont de grands acteurs et d'autres sont nuls. Ce qui est intéressant, c'est qu'ils peuvent être les deux à la fois en fonction du réalisateur. Un musicien a moins d'astuces de comédie pour pouvoir tirer son épingle du jeu s'il est mal dirigé.

Qu'écoutez-vous?

Tout sauf du rock classique. Si on passe AC/DC, je quitte la pièce. L'électro, le classique, le hip-hop, l'avant-garde, je peux écouter n'importe quoi sauf ça. Je préfère ABBA à AC/DC! (Rire.) Ces plans de hard blues musculueux et carrés, j'en ai trop entendu dans ma jeunesse, c'était sur toutes les radios, j'ai fait une overdose.

Pully, Octogone

Je 2 février, 20h30 (complet)
www.theatre-octogone.ch

Le Festival Lavaux Classic récolte vingt ans de musique

Dégustations

Né en 2004, l'événement fait toujours la part belle à la musique de chambre et aux artistes attachés à la région viticole.

En 2004, un concert d'ouverture et un concert de clôture avaient formé le modeste premier festival Cully Classique, renommé par la suite Lavaux Classic. En vingt éditions, la manifestation a réellement permis de présenter la musique classique différemment et d'implanter en Lavaux un rejeton vigoureux du Cully Jazz sans jamais lui faire ombrage.

Nommé à la direction du festival en 2021, Guillaume Hersperger a dû composer avec la pandé-



Finghin Collins a ses habitudes en Lavaux depuis son Prix Clara Haskil 1999. Il joue samedi à Pully. CELINE MICHEL

mie. Les éditions 2021 et 2022 ont bien eu lieu, contrairement à celle de 2020, bien que Lavaux Classic n'ait pas encore pu retrouver le rythme de croisière antérieur. «Cette 20^e édition nous confère une certaine responsabilité. Mais

nous sommes confiants qu'elle fera de nouveau partie des meilleurs crus.»

Le festival se calque sur les rythmes de la vigne, en hiver, en juin et en automne. La période de la taille se matérialise ce samedi

à Pully autour de Mozart, Berg, Lekeu et Brahms avec le Quatuor Psophos et Finghin Collins. Le pianiste irlandais sera le soliste du «Concerto n° 12» de Mozart, accompagné par le quatuor et la contrebasse de Marc-Antoine Bonanomi. «Finghin avait joué ce concerto à Vevey durant les demi-finales du concours Clara Haskil qu'il avait gagné, indique Guillaume Hersperger. Et vingt-quatre ans après, il retrouvera le même contrebassiste!»

Finghin Collins a déjà assuré sa présence en continu. «Nous l'avons associé au jury de notre concours de piano. Les épreuves (pour 4 catégories de pianistes dès 12 ans, pour des non-professionnels, des jeunes professionnels et des amateurs) se déroule-

ront au printemps et la finale en automne, avec des pièces imposées et inédites de Jean-Sélim Abdelmoula.

Parmi les quelques noms dévoilés pour la floraison de juin, Guillaume Hersperger se réjouit du retour du légendaire Grigori Sokolov, dix ans après son concert à Cully. Il annonce la venue du phénoménal tandem Thomas Enhco, piano, et Vassilena Serafimova, marimba, et du duo formé par la violoniste Virginie Robilliard et son frère Bruno au piano. **Matthieu Chenal**

Pully, Octogone
Sa 4 février (20h)
Cully et environs
Du 15 au 25 juin
www.lavauxclassic.ch

En deux mots

Bourse déliée

Création musicale La violoniste chanteuse et compositrice Yilian Cañizares, le chœur Voix en Fête, de même que le compositeur, instrumentiste, improvisateur Louis Schild et le guitariste, compositeur Louis Matute sont les bénéficiaires 2023-2024 des aides biennales octroyées à la création musicale par le Canton. Ils se partagent un montant total de 75'000 francs. **FMI**

Un Suisse à Pempidou

Photographie Les «Strassenbilder» du photographe Lukas Hoffmann, né à Zoug, formé à Paris et vivant à Berlin ont séduit le Centre Pempidou et PhotoElysée, institutions qui viennent de faire leurs emplettes auprès de la Galerie C à Neuchâtel. La première en intégrant sept photographies dans ses collections, et la seconde, cinq. **FMI**